

Naples, 5 février 1911. 7801  
Hôtel Bourbon-Quisisana  
paseo Margherita



Madame,

Venu à Naples, où je  
réside depuis un mois,  
pour y consulter les archives  
copieuses de la famille Farnèse,  
j'y ai trouvé plus de richesses  
que je n'espérais. Vos Carte  
Farnesienne de Naples consti-  
tuent le plus remarquable fonds  
de documents sur le XVII<sup>e</sup>

Siège que je connaisse, - supérieur  
à ceux du Vatican et de Florence.

D'ailleurs, ici, le travail s'accomplit  
facilement, dans l'allégresse de  
la lumière et du golfe incante-  
vole.

L'histoire Napolitaine est pleine  
des plus beaux souvenirs français.  
Les Normands, les Angevins, Charles  
VIII, Murat, ont laissé des signes  
admirables de leur puissance.  
Et, devant les grands tombeaux  
des Rois Angevins, à Santa Chiara,  
on ne peut qu'être fier d'appar-  
tenir au peuple qui a fourni  
de tels vainqueurs. Il faudrait  
que nous fussions bien dégénérés  
si, hommes du XX<sup>e</sup> siècle, nous  
ne pouvions même écrire l'his-  
toire superbe que nos ancêtres  
ont réalisée, - eux qui, pour aller  
à la conquête du monde, n'avaient  
ni wagons-lits, ni paquebots, ni  
palaces!.. Pardonnez-moi: vous

J'avez, pourtant, que je ne suis <sup>7802</sup>  
guère militariste. Mais il me plaît  
que notre pays ait donné au  
monde des hommes parmi les  
plus forts et les mieux organisés.  
Et, même devant le Vésuve pareil  
de blanc, et torrente friteuse qui  
tourne au loin, dans le soleil, l'his-  
toire des Français paraît belle...  
Aussi bien le sentiment de l'histoire  
est celui qui peut donner à  
nous - subtils et humanisés - les  
plus pénétrantes voluptés. L'autre  
jour, nous fîmes, Robert Michel et  
moi, une excursion à Cumès, - le  
premier port grec en Italie et le  
pays de la Sibylle. Et, sur le  
petit tertre, qui avait porté autre-  
fois l'Acropole et qui recouvre  
maintenant plus de trente siècles  
d'histoires, nous nous regardions,  
produits singuliers et médiocres  
de tant de civilisations accumulées,  
- tandis que la mer, dorée et violente,

Le roulait à nos pieds, comme  
une déesse folle.

Mon livre le construit peu à peu. Si  
mes efforts y suffisent et que les  
dieux de l'érudition me soient  
propices, le premier volume paraîtra,  
je pense, vers l'année 1913, - et le  
second bientôt après.

La saison des voyages d'archives  
est commencée. Après Naples, je séjour-  
nerai à Florence, Sieme, Ferrare, Venise,  
puis de là j'ai scoué la poussière  
germanique dans les archives de  
Vienna et d'Innsbruck. Parfois,  
la nausée des documents me monte  
au cerveau, et l'envie me prend d'écrire  
une histoire avec les seuls secours  
de la fantaisie... Mais soyons  
sages, doctes et ennuyeux!

Que votre bonté, Madame, accueille  
ces puérils bavardages avec indulgence,  
et agréé l'expression de mes  
sentiments les plus respectueux.

Lucien Romier